

La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

— I Annonces à faire en chaire. — II Ordo des fidèles. — III Solennités de titulaires. — IV Visite pastorale. — V Discours prononcé par Mgr l'archevêque de Montréal dans la basilique de Québec à l'occasion des fêtes jubilaires de l'Université Laval, mardi le 24 juin. — VI Nominations ecclésiastiques. — V Ordination. — VII Les heures de la vie. — VIII Table des matières contenues dans le XXXIXe volume.

ANNONCES A FAIRE EN CHAIRE

Dimanche, le 6 juillet

Dédicace de toutes les églises.

ORDO DES FIDELES

Dimanche, le 6 juillet

Fête du PRÉCIEUX-SANG, double de 2e cl ; mém. de l'oct. des SS. Apôtres et du 7e dim. après la Pent ; préf. de la Croix ; dernier Ev. du dim. — Aux IIe vêpres, mém. des SS. Cyrille et Méthode (ant. *O quam*, 2e de l'oct., 3e du dim. (ant *Nun potest*).

SOLENNITES DE TITULAIRES

Dimanche, le 15 juillet

On ne peut faire aucune solennité le jour de la Dédicace.

J. S.

VISITE PASTORALE

Itinéraire

Juillet, lundi, le 7. — Sainte-Rose.
 Juillet, mardi, le 8. — Sainte-Thérèse.
 Juillet, mercredi, le 9. — Saint-Eustache.
 Juillet, jeudi, le 10. — Saint-Joseph.
 Juillet, vendredi, le 11. — Oka.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

MGR L'ARCHEVÊQUE DE MONTREAL

DANS LA BASILIQUE DE QUEBEC

À L'OCCASION DES

FETES JUBILAIRES DE L'UNIVERSITE LAVAL

MARDI, LE 24 JUIN 1902

Jubilaeus est et quinquagesimus annus.

C'est l'année jubilaire, l'année cinquantième.

(LÉVITIQUE, ch. XXV, v. II.)

Excellence,

Messieurs,

Mes frères,



L'UNIVERSITÉ Laval a été fondée en 1852 par le Séminaire de Québec. La charte royale, qui lui a été accordée par Sa Majesté la reine Victoria, a été signée à Westminster le 8 décembre de la même année. Par la bulle « *Inter varias sollicitudines* » du 15 avril 1876, le Souverain-Pontife Pie IX a donné à l'Université son complément, en lui accordant l'érection canonique solennelle avec les privilèges les plus étendus. Dès le principe, l'Université s'est placée sous la protection spéciale de la très sainte Vierge et a choisi pour sa fête patronale la fête de l'Immaculée Conception.

Ce sont, mes frères, les paroles de la courte notice officielle qui raconte les origines de l'une des plus grandes œuvres dont notre pays s'honore. Qui, parmi vous, ne les connaît pas ? Mais en les relisant dernièrement, je n'ai pu m'empêcher d'être frappé de leur sin-

plici
qui
mo
celle
nos
C'
nism
de tr
l'ava
cache
nism
expl
Mi
nous
super
gravé
chant
sa rec
Do
y a ci
l'émi
profe
jubilé
Cel
natio
patric
Un g
cier u
Alma
blenfi
donc
de féc
Je

plicité. J'y ai reconnu le langage du dévouement et du patriotisme qui s'ignorent eux-mêmes ; et je me suis rappelé ces chroniques du moyen âge qui, en termes concis, avec une modestie touchante comme celle des récits évangéliques, nous disent les glorieuses actions de nos pères.

C'est que l'humilité, vertu divine, a tout pénétré dans le christianisme. Elle est devenue la passion des grandes âmes qui, heureuses de travailler au progrès des sciences, au soulagement du malheur, à l'avancement de toutes les nobles causes, ont mis plus de soin à cacher leurs mérites aux yeux des hommes, que les héros du paganisme n'avaient employé d'art et d'éloquence à vanter leurs moindres exploits.

Mais l'humilité des fondateurs et des bienfaiteurs publics ne saurait nous interdire à nous l'admiration et la louange. En présence des superbes cathédrales dont les architectes et les ouvriers n'avaient gravé leur nom sur aucune pierre, le peuple catholique aimait à chanter, à la gloire de ces ouvriers inconnus, l'hymne de sa joie et de sa reconnaissance.

Donc, l'Université Laval naquit ici, à l'ombre de cette basilique, il y a cinquante ans, et nous sommes réunis aujourd'hui autour de l'éminent délégué du Souverain-Pontife, évêques, prêtres, citoyens, professeurs, élèves, j'oserai dire nation et patrie, pour célébrer son jubilé d'or.

Cette fête était justice ; elle est pour nous, ce me semble, une fête nationale aussi bien que celle que nous célébrions hier, et une patriotique gratitude nous faisait à tous un devoir d'y prendre part. Un grand nombre parmi vous, mes frères, sont accourus pour remercier une mère, la mère qui a cultivé ce qu'ils ont en eux de meilleur, *Alma Mater* ; et le Canada tout entier peut acclamer une de ses bienfaitrices les plus insignes. D'une commune voix félicitons-la donc de son glorieux passé et souhaitons-lui d'heureuses, de longues, de fécondes années : *ad multos et faustissimos annos*.

Je regarde comme un grand jour pour notre pays celui où fut

décidée sur nos rives la création d'une université catholique. N'était-ce pas une ère nouvelle qui s'inaugurait alors ? Que voulait-on, en effet ? Répondre aux besoins des temps, donner un élan vigoureux aux études, placer au cœur de notre Province un foyer de science sacrée et profane, mettre par là même le couronnement au système de notre instruction publique, et former cette classe de jeunes gens destinés par leur vocation et leur profession à devenir la classe dirigeante de la société. Oui, c'était là le but que l'on se proposait et il n'y en avait point d'autre. C'était le noble rêve dans lequel n'entraient ni ambition, ni orgueil, ni intérêt personnel ; et cela était grand comme tout ce que l'Eglise inspire, comme tout ce qui sort de son cœur. Car dans la personne des évêques, de ces prêtres qui s'appelaient Casault, Holmes, Taschereau, et les autres, c'était bien l'Eglise qui tenait conseil.

Certes, l'entreprise n'était pas facile et mille obstacles s'opposaient à sa réalisation. Ces hommes au cœur d'apôtre, que je viens de nommer, ne l'ignoraient pas. Rien cependant n'était capable de les effrayer ni de les décourager. Pleins de confiance dans la parole du Maître, qui a promis son assistance à tous ceux qui veulent travailler à sa gloire, ils se mirent énergiquement à l'œuvre. Il n'y eut ni rois, ni princes, comme cela se vit jadis, ni millionnaires, comme cela avait lieu récemment dans la République voisine, pour doter l'institution nouvelle et en assurer l'existence. Il leur fallait prendre le bien nécessaire, le bien même de la famille ; ils n'hésitèrent pas. Ils le prirent le bien de famille, se disant qu'ils ne pouvaient le consacrer à une fin meilleure, puisqu'il s'agissait du progrès de la science et de l'honneur de la religion.

Ah ! pourrions-nous jamais assez remercier le vieux Séminaire de Québec de sa patriotique initiative et de ses généreuses contributions ? Canadiens et catholiques, nous sommes tous, n'est-il pas vrai, membres de la même famille ? L'émulation et non la rivalité doit régner parmi nous. Ce qui contribue à la gloire nationale, dans la cité de Champlain, dans celle de Maisonneuve, ou ailleurs, peu importe, est

un bien commun dont nous devons tous nous réjouir. Voilà pourquoi, à quelle que partie de la terre canadienne que nous appartenions, nous resterons les débiteurs reconnaissants de cette maison dont François de Montmorency-Laval fut le fondateur et le père, comme nous le sommes universellement de la vénérable famille de Saint-Sulpice dont l'influence bénie s'est fait sentir depuis des siècles sur notre société civile en même temps que sur notre société religieuse. Permettez-moi, mes frères, de ne point les séparer aujourd'hui dans nos louanges et nos sympathies et de saluer, du même titre de bienfaiteurs illustres de notre sol, les continuateurs de l'œuvre de Mgr de Laval et les pieux fils de M. Olier. Ils ont, en effet, des traits de ressemblance qui les font frères. Ils ont été ensemble au travail et à la peine, il est juste qu'ensemble ils soient à l'honneur.

Hier, messieurs, dans vos brillantes démonstrations civiques, n'avez-vous pas affirmé, ce qui a été si souvent répété dans le passé, qu'au clergé revient le mérite d'avoir sauvé notre race aux jours sombres de son histoire, que c'est le clergé qui l'a vraiment faite ce qu'elle est aujourd'hui ? Mais le clergé, qui donc l'a formé, qui lui a donné la science et lui a mis au cœur un si sincère et si ardent amour du peuple ? Après les jésuites à qui appartient l'honneur d'avoir ouvert dans cette ville de Québec la première école de théologie, ne sont-ce pas ces humbles maîtres du Séminaire de Saint-Sulpice et du Séminaire de Québec ? Messieurs, rappelons-nous qu'ils instruisaient la jeunesse canadienne, suivant dans leur enseignement les programmes d'études des collèges classiques de France, alors que les Etats-Unis ne possédaient pas encore un seul évêque. Or, à cette époque si laborieuse des débuts, quelle n'était pas, je vous le demande, la vie de zèle, de sacrifice, de renoncement quotidien de ces pionniers de l'éducation nationale ? Aussi, firent-ils école. Ils eurent des disciples qui furent leur récompense, en même temps que leur glorieuse couronne. On les vit, ces disciples fidèles, aller où la Providence les appelait. Pendant que la population croissait, que les paroisses se multipliaient et que s'élevaient de nouveaux diocèses, ils fondèrent

des maisons d'études qui s'appelèrent les séminaires de Nicolet, de Saint-Hyacinthe, de Sainte-Thérèse, de Sainte-Anne-de-Lapocatière, de l'Assomption. Ils s'y enfermèrent pour y accomplir l'œuvre apostolique, et, à leur tour, communiquer à la jeunesse les trésors de vertu et de savoir amassés à si bonne source. Tous ces séminaires existaient, préludes de ceux qui devaient naître dans un avenir prochain, lorsque l'Université Laval apparut pour unir leurs forces et confondre leur admirable dévouement.

Je le répète, c'était un grand mouvement, et dans notre jeune pays, l'imitation de ce qui se fit en Europe au moyen-âge. Mes frères, on ne défend plus aujourd'hui ces siècles pendant longtemps décriés et appelés barbares. S'ils n'eurent pas les jouissances, les facilités, les avantages matériels, fruits de nos découvertes et de nos inventions modernes, ils furent, avouons-le, des siècles de foi ardente et d'entreprises gigantesques, et ils firent surtout trois choses qui les immortalisent dans l'histoire : les croisades, les cathédrales et les universités.

Oui, ce furent des siècles créateurs, et entre ces créations multiples, je me demande si ce n'est pas aux universités catholiques qu'il faut donner le premier rang ?

Les papes, les princes, les nobles, le clergé, le peuple, tout le monde voulut mettre la main à cette grande œuvre. L'enthousiasme fut universel ; on n'en déploya pas moins pour la construction, la prospérité et l'éclat de ces véritables arches de la science, que pour la conquête du tombeau du Christ. A un moment, on put presque croire qu'elles étaient tout. Ce sont elles qui faisaient la ville et lui donnaient sa renommée. Selon la belle parole d'un prélat des Etats-Unis, Mgr Spalding, « le progrès vient d'en haut, comme le soleil dore la cime des montagnes, avant que sa lumière n'inonde la plaine ». L'Europe semblait attendre des universités son salut intellectuel. Elle admirait les maîtres qui y enseignaient, elle y envoyait par milliers les élèves les plus distingués par leur talent, et s'habitua à en voir sortir ses savants illustres, ses chefs civils et spirituels, ses évêques

et ju
sollie
privi
leurs
magr
trouv
étudi
Pa
versil
des
C'éta
parto
tuell
chez
était
et du
const
et At
Socra
chair
leux,
se ne
d'Aq
N'e
jeune
au-de
un li
à la
des g
jeune
ajou
sont
s'agit

et jusqu'à ses papes. Le Saint-Siège entourait des plus touchantes sollicitudes ces bienfaisantes ailes de travail. Il leur accordait les privilèges les plus précieux, et dans des questions difficiles, faisait à leurs docteurs l'honneur de les consulter. Les rois les dotaient avec magnificence, les protégeaient par leurs lois et leurs édits, et il se trouvait toujours de riches et nobles cœurs prêts à venir en aide aux étudiants pauvres qui unissaient le talent et la probité.

Paris surtout jetait sur le monde un éclat incomparable. Son Université en avait fait pour ainsi dire un sanctuaire de la théologie et des lettres. Le vrai théologien devait y avoir vécu quelque temps. C'était l'école européenne par excellence. Les élèves y affluaient de partout. Quelle vie ! quelle ardeur ! quelles belles joutes intellectuelles ! La prière et l'étude remplissaient toutes les journées, et, chez les maîtres comme chez les disciples, que de fois le sommeil était sacrifié à la recherche des ardues problèmes de la métaphysique et du dogme ! Il régnait pour la science l'activité fiévreuse que l'on constatait ailleurs pour l'industrie, le commerce et le plaisir. L'Égypte et Athènes n'avaient rien vu de pareil : jamais les tribunes de Socrate et de Platon ne rayonnèrent de la gloire dont brillèrent les chaires de ces humbles moines, savants universels, génies merveilleux, devant qui notre temps doit s'incliner avec respect et qui se nommaient Albert le Grand, saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin.

N'est-ce pas, mes frères, un spectacle capable de nous ravir : une jeunesse ardente, passionnée pour la vérité, mettant la science bien au-dessus de la fortune, réunie de toutes les parties de l'Europe en un lieu célèbre, et là, silencieuse, attentive, le livre ou le stylet à la main, recueillant les leçons qui tombent des lèvres d'or des grands maîtres ; et eux, les maîtres, ne vivant que pour cette jeunesse aimée, composant pour elle ces admirables *sommes* qui, aujourd'hui encore, sont dans nos bibliothèques modernes ce que sont les fondations de granit aux vastes édifices ; laissant le monde s'agiter autour d'eux pour ne s'occuper que de la vérité pure ; puis,

après des services signalés rendus à l'humanité, à genoux, au pied d'un crucifix, dans une pauvre cellule de monastère, disant à Dieu qu'ils ne veulent que lui pour récompense et demandant à mourir sur la cendre en adorant avec une foi d'enfant les augustes mystères de notre religion !

Les universités ! vous êtes-vous demandé, mes frères, pourquoi des écoles furent baptisées de ce grand nom ? Quand la France du moyen âge bâtit des hospices pour y recevoir les pauvres malades, elle les appela des Hôtels-Dieu. L'antiquité n'avait point eu d'Hôtel-Dieu ; ce mot sublime est comme bien d'autres de la langue que le christianisme a faite. De même, l'antiquité eut bien ses Aréopages et ses Académies ; elle n'eut point ses Universités. Comment aurait-elle pu appeler ainsi ses écoles de philosophie qui, posant tant de problèmes, savaient en résoudre si peu, et laissaient planer le doute sur les questions qui intéressent le plus l'esprit de l'homme ? Elles n'étaient pas sans lumière, il est vrai, mais la lumière complète, celle de la révélation et d'un magistère infallible, leur faisait défaut. Ne possédant qu'une partie de la science, pouvaient-elles annoncer qu'elles communiquaient la science parfaite et entière ? Mais les écoles de l'Eglise dont je parle, reconnaissant pour premier maître Celui qui s'est dit la Voie, la Vérité et la Vie, se tracèrent un programme sublime d'où rien de ce qui touche à la science ne devait être exclu. Elles embrassèrent donc le créé et l'incréé, le monde et les mystères, la vie présente et la vie future, et elles avaient une réponse à tout. C'était, suivant la formule si profonde de saint Anselme, la raison à la recherche de la foi, et la foi à la recherche de la raison : *Intellectus quaerens fidem, fides quaerens intellectum*. Dès lors, il devait y avoir un nom exprès pour elles, et ce nom devait résonner à l'oreille comme celui de catholique pour l'Eglise du Christ, c'était le nom d'*Université*.

Et ce qu'il n'est pas inutile de remarquer, c'est que l'université qui ramenait sous un sceptre unique l'ensemble des sciences, voulait aussi du même coup discipliner toutes les forces vives de la nation.

C'es
l'œu
des
s'éta
divi
et q
de l
moy
prol
M
Com
flatta
dure
niem
de la
tant
extér
piété
Balm
sécul
subst
vous
étaiei
filtra
religi
jamai
C'é
aux h
tres, c
de la
preme
scient
où la

C'est l'idéal que doit se proposer une université catholique et c'est l'œuvre qu'elle doit poursuivre. Il faut que par elle l'ordre descende des sommets jusqu'aux couches les plus profondes du peuple, qu'il s'établisse dans l'intelligence par la soumission raisonnée à l'autorité divine, qu'il affermisse les consciences par le respect des lois divines, et qu'il protège l'autorité sociale contre les entreprises de la haine et de l'anarchie... Œuvre grandiose à laquelle s'étaient employés, au moyen âge, les plus grands esprits et qui avait groupé, dans un élan prolongé, tous les dévouements et toutes les ardeurs.

Mais qu'advint-il ? Un jour, une erreur néfaste entre toutes naquit. Comme elle tenait au fond même de la nature humaine et qu'elle flattait singulièrement son indépendance et son orgueil, elle devait durer plus que les autres qui s'étaient succédées au sein du christianisme. Ce n'était pas seulement une hérésie, mais l'hérésie, la révolte de la raison contre le magistère infallible de l'Eglise, révolte d'autant plus dangereuse et séduisante qu'elle ne détruisait pas cette vie extérieure, répondant par ses rites et ses cérémonies aux besoins de piété de l'âme humaine. Cette erreur, ai-je besoin de la nommer ? Balmès a recherché les causes de son succès et de sa persévérance séculaire dans un ouvrage à jamais célèbre. C'était le libre examen substitué à la règle de foi donnée par le Christ : « Prêchez ; qui vous écoute, m'écoute ». Les conséquences en furent terribles ; elles étaient inévitables. Le rationalisme en découla logiquement et s'infiltra partout, dans l'enseignement scientifique aussi bien que dans la religion. Une scission éclata entre deux choses qui ne devaient jamais être séparées : la raison et la foi.

C'était ramener l'humanité à la doctrine incomplète, aux doutes et aux hypothèses des temps anciens. Les écoles de philosophie, de lettres, de sciences n'en subsistèrent pas moins. Mais de même qu'au sein de la Réforme, s'il restait des sectes, il n'y avait plus d'Eglise proprement dite et ne pouvait plus y en avoir ; ainsi, au point de vue scientifique, là où la raison était abandonnée à ses seules lumières, là où la révélation divine et la direction de l'Eglise étaient exclues, il

n'y avait plus d'universités véritables. Et malgré l'élaboration des systèmes, malgré les plus laborieuses recherches, la parole de l'Apôtre trouvait sa triste application — apprendre toujours sans parvenir jamais à la science de l'intégrale vérité : *semper discentes et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes*. N'est-ce pas l'équivalent d'un mot célèbre qui a fait le tour du monde : « la banqueroute de la science » ?

Vous savez, mes frères, ce qui suivit, comment le rationalisme enfanta l'indifférentisme religieux, et comment l'indifférentisme donna naissance à une philosophie, à une critique, à une histoire, à une géologie, à une astronomie ennemies de l'Évangile et de toute notion révélée. Les âmes en souffrirent. Des sauveurs apparurent pour les guérir ; on les vit dans la chaire transformée en tribune apologétique, dans le journalisme, dans la politique, dans les œuvres de charité. Il y eut un beau et consolant réveil, et pour opposer au mal le remède efficace, on recourut aux vieilles traditions méconnues et les énergies se concentrèrent surtout sur un point : la création de nouvelles universités catholiques.

Grâce à Dieu, le Canada n'a point connu ces défaillances et ces tristesses ; il ne rencontra pas non plus de semblables luttes. Notre Université ne pouvait avoir un autre caractère que celui de notre pays lui-même, et quand le dévouement dont j'ai parlé en décida l'existence, on put la contempler réalisant le rêve des croyants, nos pères. L'Église la regarda avec complaisance, reconnut en elle son enfant et la bénit.

Cette bénédiction sainte, mes frères, a porté ses fruits, et après un demi-siècle je vous la présente ; regardez-la notre Université et soyez-en fiers.

Un jour, à Notre-Dame de Paris, Monsabré l'offrit à l'admiration de son auditoire, comme gardant fidèlement les traditions de la vieille France. Oui, c'est bien chez elle comme chez ses illustres aînées, le même esprit, le même but poursuivi, la même discipline, la même soumission à l'auguste vicaire du Christ, la même harmonie

entre
et so
nelle
une c
pas se
apost
sainte
gile l
n'atte
les si
c'est
respe
en co
qui, d
nourri
duite
Oui
rance
Au
ont so
ne l'o
amou
patrio
sité co
dévou
l'avent
dans s
mais e
instit
autres
patrie
Montr

entre la science et la foi. Elle a mis dans le Seigneur sa confiance et son espoir ; la Vierge immaculée la couvre de sa protection maternelle, c'est du Siège apostolique qu'elle attend sa direction. Y occuper une chaire de théologie ou de philosophie, de médecine ou de droit n'est pas seulement exercer une profession honorable, c'est être chargé d'un apostolat, et devenir auprès de la jeunesse l'auxiliaire dévoué de la sainte Eglise. Aussi n'y monte que le croyant qui a fait sur l'Évangile la profession de foi des apôtres et des martyrs. De cette chaire n'attendez point des systèmes fantaisistes, mais la doctrine telle que les siècles chrétiens nous l'ont transmise. Ce qui s'y enseigne encore, c'est le droit catholique, c'est la médecine catholique toujours, respectueux des décisions de l'Eglise et de la morale évangélique. Et en conséquence, je vois se former et grandir une génération d'hommes qui, dans la vie publique, fidèles aux principes dont ils ont été nourris, seront des citoyens de caractère, exemplaires par leur conduite religieuse, défenseurs de la vérité et apôtres du bien.

Oui, voilà les fils sur lesquels compte l'*Alma Mater*, et son espérance ne sera pas déçue.

Aujourd'hui, ses amis, désireux de l'aider dans sa noble mission, ont souscrit pour elle des sommes généreuses. Ils ont bien fait. Ils ne l'ont point rendue riche encore ; mais ils lui ont prouvé leur amour et ils ont, en même temps, donné à notre pays un exemple de patriotisme qui ne sera pas sans une grande portée morale. L'Université continuera son œuvre avec l'énergie, le désintéressement, le pur dévouement qu'elle y a mis depuis cinquante années. Ce que l'avenir lui réserve, ce que le temps pourra apporter de modification dans son organisation et son fonctionnement est le secret de Dieu ; mais elle restera toujours sur ce promontoire de Québec la première institution catholique et nationale, la mère aimée et vénérée des autres universités qui pourront naître plus tard, et aux yeux de la patrie entière, sa gloire se confondra avec celle du grand évêque de Montmorency-Laval dont elle porte le nom.

NOMINATION ECCLESIASTIQUE

Par décision de Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal, ont été nommés :

Le Rév. Père J.-C.-E. Foucher, C. S. V., curé de Saint-Viateur à Outremont ;

Le Rév. Père J. Pineau, curé de Dorval ;

Le Rév. Père J.-M. Costex, vicaire à Dorval.

ORDINATION

Le 1er juin, dans l'église paroissiale de Sainte-Anne-des-Plaines, par Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal, ont été ordonnés prêtres :

Pour le diocèse de Montréal : MM. D. Chaumont et J. Lesage ;

Pour l'Ordre des Frères-Mineurs : Le Père Mathias.

LES HEURES DE LA VIE

LE temps marche, court, vole ; nous marchons, nous volons avec lui.

Puis, à telle année, à tel mois, à telle heure, à telle minute, à telle seconde nous nous arrêtons ; et, pour d'autres, le temps continue sa marche, sa course, son vol, *curriculum vitae*.

Chaque jour, l'heure est un objet d'observation. Nous avons inventé un diseur, un héraut, qui nous la préconise avec une régularité automatique : l'horloge.

L'horloge est le point de mire des gens d'affaires : pour eux, le temps c'est de l'argent. Mais, pour le chrétien, le temps n'est autre

que le
sujet c

Aus
les plu

Pas

Pas

Mai

Si f
Dieu c

La c

Et e

Vei
heure :

cette t
mier s

Her
couron
les, av

Les
ne les
ciel, qu

que la monnaie de l'éternité. L'horloge doit donc être pour lui un sujet de salutaires méditations.

Aussi, sur les cadrans de certaines horloges d'église, lisons-nous les plus graves sentences :

Omnes feriunt !

Pas une heure qui ne nous frappe !

Vulnerant omnes !

Pas une encore qui ne nous blesse, et mortellement !

Unam time !

Mais il est une heure redoutable entre toutes !

Horæ pereunt et computantur !

Si fugitives que soient les heures, nous devons rendre compte à Dieu de chacune d'elles !

Ultima necat !

La dernière heure tue !

Ultima latet !

Et elle est inconnue !

Ultima cælo !

Veillez donc à ce que, pour vous, l'aiguille qui marque cette heure soit alors orientée vers le ciel. Au ciel, plus d'heure ! Si sur cette terre les heures ont été bien employées, si Dieu a été le premier servi, c'est la récompense sans fin, c'est la couronne immortelle.

Henri III, roi de France et de Pologne, avait pour blason deux couronnes surmontées d'une troisième, entourées de nuages et d'étoiles, avec cette devise :

Manet ultima cælo !

Les couronnes royales sont fragiles, dangereuses et passagères : ne les ambitionnons pas, combattons et luttons pour obtenir celle du ciel, qui ne tombe ni ne se rouille : *Manet.*

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LE

XXXIX^e VOLUME

A		PAGE
Alleluia (l').....		234
Apostolat de la prière... ..	58, 140, 221, 335,	416
Assemblées électorales le dimanche.....		36
Avertissement au journal « Les Débats ».....		242
Avis.....	92, 256, 272,	439
Avis officiel.....	108, 261, 357,	402
B		
Bédard (Rév. Pierre).....		190
Bénédiction (la) du pape.....		140
Bibliographie.....	15, 89, 121, 240,	335
Bienveillance (la).....		28
Bruchési (Mgr Paul) Lettre promulguant le concile.		210
“ Communication officielle.....	212,	402
“ Lettre au directeur des « Débats ».....		243
“ Discours prononcé à l'occasion des fêtes jubilaires de l'Université Laval à Qué- bec, le 25 juin 1902.....		442
Heures (les) de la vie.....		452
C		
Canadiens-français (les).....		381
Choses des Etats-Unis.....		83
Chronique.. 2, 66, 79, 103, 118, 131, 148, 217, 236, 269, 318, , 327, 348, 373, 389,		406
Chronique sherbrookienne.....	19, 73, 154, 199, 263,	356
Comment ferons-nous notre carême.....		78
Communication officielle.....		212
Communion (la) des neuf vendredis après la 1 ^{re} communion.		362

Co

Co

Co

Dét

Ed

Fal

Gra

His

Hôp

Hy

Lai

Léo

Les

Liet

Mad

Mar

Mir

Mis

Neu

Non

Oe

	PAGE.
Consultations.....	5, 71
Correspondance américaine.....	23, 134, 206, 252, 331, 364, 412
Correspondance romaine... 14, 30, 63, 94, 126, 145, 169, 193, 226, 247, 258, 306, 322, 338, 354, 370, 386,	404
D	
Décision de la Cour Suprême.....	392
E	
Education (l') dans le diocèse de Montréal.....	42
F	
Falconio (Mgr D) Lettre à Monseigneur de Montréal.....	318
G	
Grand'messe de <i>Requiem</i>	115
H	
Histoire de Pâques.....	196
Hôpital (l') civique.....	162, 166, 178, 250
Hydroscopie (un curieux cas d').....	315
L	
Laïcisation (les méfaits de la) dans les hôpitaux.....	309
Léon XIII — Son jubilé pontifical.....	141
“ Encyclique.....	261, 273
“ Encyclique sur l'Eucharistie.....	418
Les Débats — avertissement à ce journal.....	242
Lieux-Saints (le protectorat des).....	440
M	
Madone (la) de Pie IX à Montréal.....	325
Marguerite-Marie (la Bienheureuse).....	439
Miracles (deux) de saint Joseph.....	137
Missions catholiques en Afrique et en Asie.....	110
N	
Neutralité (résultats de la) religieuse dans les hôpitaux.....	231
Nominations ecclésiastiques.....	35, 77, 93, 211, 357, 373 452
O	
Oefs (les) de Pâques.....	223

	PAGE
Œuvre (l') des Tabernacles.....	57, 388
Ordinations.....	376, 452
<i>O Salutaris Hostia</i>	124
P	
Patronage Saint-Vincent de Paul.....	9
Pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré.....	391
Pensées de carême.....	108, 115
Prédicateurs du carême.....	82
Profession religieuse.....	4, 7, 27, 58, 203, 222, 268
Q	
Quinlivan (Rév. M.) p. s. s.....	180
R	
Ravoux (Mgr Augustin).....	46
Règlement pour le carême.....	62
Règles pour l'observation du carême.....	101
S	
Saint (le) Suaire de Turin.....	344
Société d'une messe.....	88, 107, 230, 257, 305
Sœur M. de Sainte-Catherine de Sienna.....	37
Sœurs de Sainte-Anne, élections.....	246
Suisses (les) du Canada.....	183
Statistique. L'Eglise catholiques en Angleterre.....	60
T	
Taché (feu Mgr).....	172
Tu n'as pas d'âme à sauver.....	131
U	
Union Saint-Jean.....	89
V	
Viande (la) et le poisson au même repas.....	83
Visite pastorale.....	321, 343 364, 372, 389, 402, 417, 441